


AUX DÉLICES DU BEL CANTO

Article paru dans l'édition du 08.11.02

L'enseigne donne le la : dîners lyriques servis par élèves chanteurs d'opéra. L'air de rien, carpaccio et aria font bon ménage et de jeunes talents s'y font la voix

 C'ÉTAIT un secret jusqu'ici assez bien gardé. Mais il suffit ! L'ébruiter s'impose. Et on ne voit guère ce qui empêcherait de livrer le fruit d'une découverte exquise, réalisée en poussant l'autre soir, par un drôle de hasard, la porte d'un restaurant parisien aux couleurs de l'argile, du safran et du feu. L'opéra appartient à tout le monde, n'est-ce pas ? Alors voilà. Le secret que se partagent depuis plusieurs mois une grosse poignée de Parisiens rejoints chaque semaine par quelques dizaines de touristes étrangers est celui-ci : Rosine, Zerline, Mélisande, Dalila, Pamina, Despina et Carmen, oui, Carmen, vivent à Paris et sont serveuses le soir dans les deux restaurants portant la même enseigne : Le Bel Canto. Les démasquer exige un minimum de temps car ces jeunes femmes cachent d'entrée leur jeu, moulées dans un uniforme seyant mais strict, jupes et chemisiers noirs, un napperon blanc noué autour de leur taille fine. C'est ainsi qu'elles vous accueillent, soubrettes souriantes et exemplaires, prenant votre vestiaire et vous conduisant à votre table, irréprochables dans le commentaire de la carte, et rapides, sinon à prendre la commande - elles laissent volontiers cette tâche à quelques serveurs transalpins - du moins à porter les assiettes et à servir le vin. Et puis soudain, sans que vous n'y preniez garde, pfttt... Une virevolte et on les retrouve près du piano demi-queue, frémissantes et lumineuses, désespérées ou conquérantes, mortifiées ou enjôleuses, toutes à leur personnage et chantant sa partition avec un talent et une conviction bouleversants. « J'ai des galants à la douzaine, mais ils ne sont pas à mon gré... » Carmen, ce soir-là, était plus solaire que jamais. D'ailleurs, sitôt terminé son grand air, et après avoir convenablement salué son public stupéfait avant d'être charmé, elle reprit, presque comme si de rien n'était, son service de table en table jusqu'à ce qu'un serveur grand et brun lui fasse un petit clin d'oeil et l'entraîne à nouveau vers le piano. C'est que lui aussi, coquin, était chanteur avant d'être serveur ! Baryton, et de la meilleure espèce. Il joua donc Don Juan, et Carmen, en un éclair, se transforma en Zerline. EXPLICATIONS. Car il y a bien un rêve et une histoire derrière

l'enseigne du Bel Canto. Il y a de la passion et de la foi. Et aussi, mais au tout début seulement, beaucoup de souffrance. Celle d'un jeune homme, Jacques de la Bussière, follement épris de musique, qui, échappant miraculeusement à la mort à laquelle un cancer l'avait, croyait-on, condamné, mais en ayant perdu 90 % de l'audition, se promet au sortir du néant d'utiliser énergie et talent pour mettre en valeur ce qu'il vénérât et chérissait par-dessus tout : la musique, et plus encore, le chant. Plus jamais lui-même ne jouerait piano, guitare ou batterie comme il l'avait fait dans sa jeunesse avec un frère complice, décédé comme ses parents de la même maladie que celle qui avait failli l'emporter. Plus jamais il n'assisterait à un concert ou à un récital. Plus jamais il n'entendrait, correctement, une voix. « Il me semble parfois que j'aurais préféré qu'on m'ampute des deux jambes plutôt que de m'ôter l'ouïe... Mais un jour, je me suis dit : vengeance ! Non, je ne serai pas disqualifié : c'est de musique dont je vais m'occuper. Et c'est la voix, cette énigme absolue qui échappe aux synthèses d'ordinateurs, que je vais promouvoir. Dans un écrin. » Nous y sommes donc. A Paris, au 88, rue de la Tombe-Issoire, dans le quartier d'Alésia. C'est le deuxième restaurant ouvert en deux ans par Jacques de la Bussière. Sur les murs abricot, quelques affiches d'opéras et puis, ici et là, de somptueux costumes de scène achetés à la vente aux enchères organisées par l'Opéra de Paris en octobre 1999 : la veste brodée du conte *Almaviva* (1973), le costume de *Guillaume Tell* (1969), ailleurs la veste de *Roméo* et la robe de *Juliette* (1956)... Assis dans le petit boudoir qui jouxte la salle du restaurant, le fondateur du Bel Canto, 39 ans, explique ainsi son concept : proposer chaque soir un dîner lyrique, servi à la clientèle par des élèves chanteurs et chanteuses d'opéra qui, à tour de rôle, chantent quelques grands airs du répertoire. Pas des amateurs poussant la chansonnette et rémunérés en pourboires ou dessous-de-table. Non, de jeunes chanteurs lyriques - étudiants ou en début de carrière - rémunérés au cachet, et donc admissibles au statut d'intermittents du spectacle. « Je ne cherchais ni un créneau ni même du profit », raconte Jacques de la Bussière, qu'un héritage familial a mis hors du besoin. « Je voulais faire rêver les gens et les extraire du temps ; je voulais offrir une scène, voire un tremplin, à de très jeunes talents ; et je voulais expérimenter la plus grande proximité entre les chanteurs et le public, désacraliser l'opéra. » Un lieu fut d'abord déniché, sur deux niveaux, 72 quai de l'Hôtel-de-Ville. Les artistes, eux, sont venus par dizaines passer des auditions après que des affichettes eurent été placées dans les conservatoires et écoles de musique, et que des lettres eurent informé les professeurs de chant de l'initiative Bel Canto. Ah, évidemment, l'idée de faire aussi servir à table les chanteurs n'était pas du goût de tout le monde ! N'était-ce pas les rabaisser ? Dévaloriser leur art

? Les faire chanter dans des conditions désastreuses, fatiguer leur voix ? Le fait est qu'ils sont venus de partout, et des meilleures écoles, ces jeunes gens doués qui rêvent de toutes les scènes, de tous les grands rôles, et des plus belles carrières. Ils sont venus pour trouver un job d'appoint capable de les aider à payer logement et études (l'une était auparavant ouvreuse au cinéma UGC, une autre caissière à Monoprix, un garçon était standardiste...). Ils sont venus aussi parce que la scène sera leur métier et que si l'expérience du Bel Canto est rude, elle est aussi école. Elle apprend l'aisance, la souplesse, le naturel. Elle implique la discipline : on chante quelles que soient sa forme et son humeur, plusieurs fois par soirée entre 20 h 15 et minuit, chaque dîner étant animé par une équipe de quatre chanteurs (un ténor, un baryton, une soprano, une mezzo) accompagnés d'un pianiste, lui aussi recruté parmi les meilleurs élèves ou prix de conservatoire. Elle exige également une rapide adaptation, pour des duos, trios ou quatuors, à des partenaires fluctuants, une cinquantaine d'artistes tournant en permanence dans les deux restaurants. Mais puisqu'ils sont là, près de nous, qu'ils nous frôlent, nous sourient et nous servent, s'attardent à la table, discutent si volontiers en portant carpaccio di manzo ou pappardelle al ragù di coniglio, parlons-leur. Ils n'attendent que cela. Tenez, ce jeune homme si souriant qui vient de quitter la peau de Don Juan pour ranger les verres derrière le bar et reprendre son prénom de Leonardo. Il vient de Buenos Aires, où il a étudié le chant au Théâtre Colon avant de débarquer en Europe perfectionner sa technique, suivre à Barcelone les master class de Montserrat Caballé, et préparer le Conservatoire de Paris. C'est par une élève russe, rencontrée en Espagne et avec laquelle il conversait en italien, qu'il a appris l'existence du Bel Canto. Il y passe désormais douze à quinze fois par mois, avec la bénédiction de la cantatrice espagnole, ravie que son élève se confronte ainsi régulièrement au public. « Quelle différence entre le face-à-face avec un professeur, la répétition pendant des heures d'une même phrase jusqu'à ce qu'on la juge parfaite et cet exercice du soir où l'on doit se lancer, enchaîner, affronter les regards ! » Hervé, lui, semble moins empressé que les autres à desservir les plats ou préparer comme Leonardo les tasses pour le café. « Je mentirais si je prétendais que j'adore servir ! » dit-il en s'esclaffant. On ne peut pas savoir tout faire, lance un voisin. En effet. Et Hervé, né il y a vingt-sept ans en Côte d'Ivoire, sait avant tout chanter. Son père était fonctionnaire à Bouaké, sa mère couturière, et la maison comptait neuf enfants. « Ce n'est pas le chant lyrique qui a bercé mon enfance », sourit le jeune homme. Ce serait plutôt les rythmes traditionnels africains et les chants religieux répétés dans la chorale paroissiale dont il était un peu le prodige. « Je cassais les tympanes de mes parents à la maison ! Tu ferais mieux de travailler tes leçons ! rouspétait mon père. » Mais le petit

garçon qui avait ressenti, dit-il, « un grand choc » en découvrant Le Messie de Haendel avait placé la musique au centre de sa vie. Tous les week-ends il embarquait dans un vieux bus pour aller animer avec sa chorale de longues veillées funèbres, enchaîner sur des cérémonies d'obsèques, de baptêmes, de mariages. C'est d'ailleurs à l'église que Mme Houphouët-Boigny, un beau jour, remarqua le petit soliste en uniforme. « La présidente t'appelle, m'a-t-on annoncé. Mon Dieu ! J'étais sidéré, affreusement intimidé. Et puis elle a demandé à rencontrer mes parents, s'est préoccupée de ce que je faisais, étudiais. Toujours elle m'a suivi et aidé. » Hervé veut rester discret, mais l'on comprend que s'il a pu venir travailler le chant au conservatoire Rachmaninov et poursuivre sa formation dans un conservatoire parisien, c'est grâce à « Maman » Houphouët-Boigny, qui l'a adopté. Fascinant garçon, long, fin, une prestance de seigneur, une voix puissante et chaleureuse de ténor. « La star du Bel Canto », disent les chanteuses qui adorent son humour. Un farceur, oui, mais aussi un angoissé qui craint chaque matin de ne pas retrouver sa voix et s'éclipse quelques minutes avant son tour de chanter pour faire des vocalises en sous-sol. Le tiramisu peut attendre... Et Ursula assure. Ursula la polonaise, blonde et gracile, née dans une petite ville de Silésie au sein d'une famille d'organistes et bercée par les fugues de Bach. Ursula qui fut d'abord violoniste avant d'être découverte à l'église, en chantant un Ave Maria d'une merveilleuse voix de soprano. Elle aussi, installée désormais en France, prend des cours de chant, participe comme soliste au Choeur symphonique de Paris, travaille avec l'organiste de Saint-Sulpice. Et se rode au Bel Canto. Son trac effroyable du début a fait place à la jubilation des contacts. « Toutes les soirées sont différentes. Mais quel bonheur quand on rencontre des regards troublés par l'émotion, quand les clients s'enquière de l'oeuvre interprétée, quand il y a un peu de partage et de magie dans l'air. Servir ? Je m'enhardis, les serveurs italiens sont sympas et les clients à qui j'ai annoncé une fois «une viande à poil» et non «à point» ont pleuré de rire. La chanteuse a droit à toutes les indulgences ! » Il lui est arrivé, au hasard des plannings, de chanter un soir avec Iouri et Marie, tous deux d'origine russe. « C'était incroyable, dit-elle, je sentais une unité dans la lecture de la musique, dans la couleur des voix. Quelque chose de slave. Et c'était un plaisir très spécial. » Ils en ont tous de ces petits plaisirs très spéciaux à raconter. Marie, la jeune mezzo à l'allure si fière, entrée presque enfant dans la maîtrise de Radio France, aujourd'hui étudiante plus que prometteuse au conservatoire. Olivier, le nouveau baryton, qui vient d'un petit village où son père est horticulteur, et vénère Placido Domingo. Elisa, la jolie soprano américaine, dont le père pianiste jouait dans un groupe rock, et qui, tombée amoureuse de Mozart après avoir vu le film Amadeus, a déjà bien engagé son début de

carrière, puisqu'elle vient de tenir le rôle principal dans La Flûte enchantée montée récemment au cirque Gruss. Sarah, qui répète un petit rôle dans une pièce d'Offenbach jouée en décembre à Paris. Et puis Dorothee, premier prix de piano au conservatoire, qui joue Chopin, Mozart, Bach, Debussy, Satie, entre les prestations des chanteurs. C'est au Bel Canto qu'elle a découvert l'art de l'accompagnement. Et la joie, dit-elle, de travailler avec des chanteurs. Un bonheur contagieux. Aux dernières nouvelles, un des serveurs italiens et le jeune voiturier du restaurant se sont inscrits à des cours de chant...

ANNICK COJEAN